

Motif du complot et utopie pansémiotique

Verónica ESTAY STANGE & Audrey MOUTAT



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Actes

Collection Actes

Utopies et formes de vie.
Mythes, valeurs et matières

Hommage à Paolo Fabbri

sous la direction de
P. Basso, D. Bertrand & A. Zinna

© Editions CAMS/O
Direction : Alessandro Zinna
Rédaction : Christophe Paszkiewicz
Collection Actes : Utopies et formes de vie. Mythes, valeurs et matières.
1^{re} édition électronique : décembre 2019
ISBN 979-10-96436-02-6

Résumé. Compte tenu de la prolifération à l'époque actuelle des récits qui, face à des traumatismes collectifs, postulent l'existence d'un complot engagé par des Destinateurs réels ou supposés, cet article se propose de mettre en évidence le fonctionnement de ce qu'on appellera le « motif du complot ». Mine de récits possibles, ce motif matriciel se fonde sur la croyance (utopique) en un monde hyper-signifiant, toujours articulé par les formes véridictoires du secret ou du mensonge. Cette croyance est associée à l'omniprésence de la figure du Destinateur et de ses fonctions : rien n'arrive pas hasard car tout est le fruit d'une intentionnalité d'autant plus souveraine qu'elle est plus profonde et plus cachée. Dès lors, le rôle de l'herméneute complotiste est de trouver la vérité enfouie sous les apparences ; une vérité qui, de couche en couche, recule jusqu'à l'infini – car un « complot » peut toujours en cacher un autre.

À partir d'un corpus de billets de blogs complotistes, nous montrons dans quelle mesure le motif du complot et l'utopie pansémiotique qu'il implique sont corrélés à une véritable forme de vie qui, en tant que telle, structure tous les niveaux du discours : (i) au niveau axiologique, elle suppose une éthique du scepticisme ; (ii) au niveau modal, elle est corrélée à un conflit incessant entre l'être et le paraître ; (iii) au niveau passionnel, elle peut mener jusqu'à la paranoïa ; (iv) au niveau rhétorique, elle conduit à formuler continuellement des « contestations incontestables » car irréfutables – toute réfutation alimentant davantage la logique du complot. En enquêtant sur les sources possibles de cette forme de vie, nous postulons comme hypothèse la prégnance de certains récits mythiques fondateurs d'ordre religieux, tels que celui de la « Révélation », ou même celui de la « Révélation naturelle » – qui, façonnant aussi bien l'imaginaire du Moyen Âge que celui du Romantisme, confère un pouvoir signifiant d'ordre sacré à tout élément du monde naturel. Dans cette perspective, la théorie du complot serait la manifestation actuelle d'une herméneutique de la nature plus ancienne.

Verónica Estay Stange, Docteur en littérature française, est enseignante à Sciences Po Paris et au Nouveau Collège d'Études Politiques (Comue-UPL Paris-Lumières). Ses travaux portent sur les rapports entre sémiotique, littérature et musique. Elle est auteure des ouvrages *Sens et musicalité. Les voix secrètes du symbolisme* (Classiques Garnier, 2014) et *La musique hors d'elle-même. Le paradigme musical et l'art contemporain* (Classiques Garnier, à paraître), ainsi que de nombreux articles sur la transversalité des arts et sur la migration des formes esthétiques entre romantisme, art moderne et art contemporain.

Audrey Moutat est maître de conférences en Sciences du Langage et en Sciences de l'Information et de la Communication à l'Université de Limoges. Sa recherche porte sur la sémiotique de la perception à laquelle elle a consacré son ouvrage *Du sensible à l'intelligible. Pour une sémiotique de la perception* (Éditions Lambert-Lucas, 2015). Elle s'étend également aux dispositifs de médiation et de médiatisation du sensible à travers différents objets, tels que les textes, la photographie, le son, la peinture ou encore l'art numérique.

Pour citer cet article :

Estay Stange, V. et Moutat, A., « Motif du complot et utopie pansémiotique », in Basso, P., Bertrand, D. et Zinna, A. (éds 2019), *Utopies et formes de vie*, Toulouse, Éditions CAMS/o, Collection Actes, p. 53-68, [en ligne] : <<http://mediationsemiotiques.com/ac2016-estay-moutat>>.

Motif du complot et utopie pansémiotique

Verónica ESTAY STANGE & Audrey MOUTAT
(Sciences Po Paris & Université de Limoges)

Introduction

« Il est temps pour l'Amérique d'admettre la vérité sur le 11 septembre : c'est un mensonge qui a tué des milliers de gens puis des centaines de milliers d'autres pour rapporter des milliards et des milliards de dollars. Et maintenant vous êtes en colère ? Vous devriez ». Après une longue et minutieuse argumentation visant à démontrer que les attaques au World Trade Center seraient une blessure auto-infligée des États-Unis, c'est ainsi que se conclut le film documentaire de Korey Rowe intitulé *Loose change 2: Une thèse conspirationniste sur le 11 septembre*. « Je repose la question, poursuit le narrateur indigné : que nous cache-t-on, et pourquoi ? Que faut-il faire pour que les gens de ce pays réagissent enfin ? L'Amérique a été détournée, pas par Al-Qaida, pas par Oussama Ben Laden, mais par un groupe de tyrans prêts à tout pour maintenir ce pays à leur merci ». L'indignation se traduit enfin par une invitation à l'action : « Alors, qu'allons-nous faire ? Tout ce qu'on peut. Communiquez ces informations à vos amis, à votre famille, à des inconnus. Faites des projections, des conférences, débrouillez-vous pour faire passer le mot. Ça ne tient qu'à vous. Posez des questions, exigez des réponses ». Les réactions à cette vidéo postée sur Internet ne se font pas attendre : « c'est un complot de francs-maçons », « sionistes, ce sont les seuls coupables », « Daesh est lui-même inventé par les USA et payé par la CIA », « l'attentat à Paris

au stade [de France] a été fait par les services secrets français, pourquoi aussi peu de victimes ? Pourquoi à des endroits où il n'y a pratiquement aucune personne ? »... Au milieu de cette boule de neige, le mot *complot* est lâché : « Comploteur = parano », soutient l'un des internautes.

L'époque actuelle abonde en exemples de ce petit condensé narratif et modal que l'on désigne couramment sous le terme de « théorie du complot » : on le retrouve au début de la Seconde Guerre Mondiale, avec le Protocole des Sages de Sion, ainsi qu'au cœur de la Guerre froide, avec la paranoïa d'une conspiration communiste – une supposition qui a par ailleurs commandé les mouvements putschistes dans les pays d'Amérique du Sud. Il resurgit ensuite dans le cadre des événements les plus divers, que ce soit dans des accusations portées par le pouvoir institué contre des minorités, ou bien par le « peuple » contre les puissants : l'assassinat du Président Kennedy, la guerre du Vietnam, le conflit israélo-palestinien, la mort de Ben Laden et, à un niveau plus local, l'affaire DSK (Dominique Strauss-Kahn) et les affaires concernant Mohammed Merah et les frères Kouachi. Comme l'observe Luc Boltanski (2012 : 274),

Il serait difficile de trouver aujourd'hui un domaine, en marge de la vie politique proprement dite, où ne s'échangeraient pas des accusations croisées de complot, de théorie du complot et de paranoïa. Qu'il s'agisse de la gouvernance économique, avec le dévoilement d'instances occultes de concertation entre les puissants de ce monde ; de la santé et de la médecine (par exemple sur l'origine du virus du sida ou sur les maladies, imputées aux armes utilisées, dont souffriraient des militaires ayant servi pendant la guerre du Golfe) ; de la science et, par exemple, de la météorologie et du réchauffement planétaire (les accusations de complots visant à faire croire que le réchauffement ne serait pas imputable aux activités humaines ou les accusations inverses) ; de l'Église catholique (souvent à propos de l'*Opus Dei*) ; sans même parler des historiens qui, aux marges de l'ufologie, mettent en scène des relations coupables entre gouvernants humains et envahisseurs ou observateurs non humains venus d'autres planètes (par exemple, l'affaire de Roswell).

Si, selon le même auteur, ces accusations de complot ont atteint « une ampleur sans précédent » au tournant du XXI^e siècle avec le développement d'Internet et à la suite des attaques du 11 septembre, le philosophe Jacob Rogozinski (2015) rappelle qu'on les retrouvait déjà au Moyen Âge, par exemple lors de la persécution des lépreux, soupçonnés en 1321 d'avoir été payés par les Juifs pour empoisonner les sources et les fontaines. Plus tard, à l'époque de la chasse aux sorcières, des hommes et des femmes ont été accusés d'adhérer à des sectes sataniques qui conspiraient contre le pouvoir établi.

C'est justement le constat de cette transversalité historique qui conduit Rogozinski à proposer une théorisation du complot en le considérant, plutôt que comme une théorie, comme un *schème historique* fondé sur le concept de *schème transcendantal* de Kant. En reprenant cette hypothèse, nous rapprocherons la notion de « schème » du concept de « motif » tel qu'il a été défini dans la théorie greimassienne. En tant que charnière entre des constructions sensibles et des représentations abstraites narrativisées, les motifs, de par leur position à mi-chemin sur le parcours génératif, fournissent des structures susceptibles d'être investies par les figures les plus diverses. Ainsi, le motif du complot constituerait un modèle causal susceptible d'induire une dérive sémiotique conduisant au « complotisme généralisé ». Cette dérive, nous l'appellerons « l'utopie pansémiotique », en l'associant d'une part à la disparition du plan de pertinence dans la constitution du domaine d'application du motif, et de l'autre à la rigidité de ce dernier par rapport aux données empiriques. Dans l'approche des textes et surtout de ce grand texte qu'est le monde tel qu'il se *donne à lire*, l'utopie pansémiotique ferait disparaître « les limites de l'interprétation » telles qu'elles ont été interrogées par Umberto Eco (1992).

Enfin, nous postulerons que c'est cette *utopie* du « tout signifiant » résultant de l'expansion illimitée et de la fixation du motif, qui fait de ce dernier le moteur d'une forme de vie. Le complot penchant par définition, et paradoxalement, plutôt du côté de la dysphorie voire de la dystopie¹, il s'agit moins de l'envisager en lui-même comme une *forme de vie utopique* que de postuler le pansémiotisme comme une *utopie fondatrice*, conduisant à la constitution du complotisme comme forme de vie. Au prix d'un enfermement radical dans le simulacre – qui ne touche plus au « réel » –, le motif du complot serait alors à même de structurer de manière cohérente tous les niveaux du discours : axiologique, modal, passionnel et même phénoménologique.

1. Le prêt-à-penser

En étudiant notamment la chasse aux sorcières menée entre le XV^e siècle et le XVIII^e, Rogozinski (2015 : 17) observe que, quelle que soit la période de l'histoire occidentale, une même logique se trouve à l'œuvre dans les persécutions. Ces dernières ne se produisent pas ex-nihilo mais opèrent à partir d'une phase initiale d'exclusion où se met en place un dispositif fondé sur ce qu'il appelle des *schèmes* : « Ce qui permet à la haine persécutrice de se donner une cible ne se réduit ni à une "mentalité", ni à une

institution, mais mobilise certains schèmes en les insérant dans des dispositifs de pouvoir ».

Partant des considérations kantienne sur le schématisme des concepts purs, Rogozinski vise à montrer comment peut opérer une « synthèse de l'hétérogène » où les affects et les croyances populaires s'articulent à la politique du pouvoir souverain. Cette articulation repose sur des « représentations intermédiaires » que Kant désigne sous le terme de schèmes, constructions qui permettent d'établir un lien entre l'expérience sensible et l'entendement. À cet égard, J. Rogozinski distingue deux types de schèmes : les *schèmes originaires*, intervenant dans l'expérience immanente du moi, et les *schèmes historiques* qui, de complexité variable, mobilisent des représentations collectives. Parmi les schèmes historiques les plus élémentaires, il reconnaît par exemple ceux d'inversion, de transgression, de contagion – comme lorsqu'une communauté se croit menacée par un mal invasif qui pénètre le corps. Et, parmi les schèmes plus articulés, engageant « des figurations plus complexes », il identifie celui du complot. C'est évidemment celui-ci qui attirera notre attention.

Mais auparavant nous rappellerons que, pour le même auteur, en tant que conditions de possibilité de l'expérience, les schèmes historiques traversent les époques en s'intégrant à leurs dispositifs et en se modifiant au gré de leurs vicissitudes. Synthétique – car il rassemble des éléments hétérogènes –, le schème s'avère également dynamique – car il s'adapte aux différents contextes historiques. En lui-même, le schème ne possède par ailleurs pas de puissance pragmatique – conduisant par exemple à la persécution effective ou à la terreur. Ce n'est qu'une fois qu'il se trouve investi dans un dispositif de pouvoir, lui-même transformé par l'agrégation de différents schèmes, qu'il devient opératoire.

Nous avons suggéré que, du point de vue sémiotique, les « schèmes » ainsi conçus peuvent être assimilés aux « motifs », définis par Greimas et Courtés (1979 : 238, entrée « motif ») comme des « blocs figés » qui constituent des « invariants susceptibles d'émigrer soit dans des récits différents d'un univers culturel donné, soit, même au-delà d'une aire culturelle, tout en persistant malgré les changements de contextes et des significations fonctionnelles secondes, que les environnements narratifs peuvent leur conférer ». En admettant ce passage conceptuel du « schème » – et notamment de ce que Rogozinski appelle le « schème historique » – au « motif » (malgré les différences entre l'approche de la philosophie kantienne et celle de la sémiotique), on constate que le *motif du complot* introduit dans l'imaginaire culturel des éléments de thématization, d'actualisation et d'axiologisation susceptibles d'orienter l'action collective à

un moment historique donné : le Destinateur supposé est occulte, malveillant, agit dans la durée, et se trouve animé par une intentionnalité destructrice, tandis que le Sujet délégué par ce Destinateur apparaît comme une victime incarnant les valeurs de bonté et de vérité. Évidemment, en raison de son degré d'abstraction, ce motif ne présente pas de composantes actorielle, temporelle, ni spatiale, lesquelles doivent être fournies par les individus ou les groupes qui l'assument. C'est ainsi qu'il se constitue en une sorte de modèle « prêt-à-penser ».

Prenons les exemples des attentats du 11 septembre et de l'affaire Merah : dans les deux cas, le Destinateur s'avère être une instance de pouvoir qui assume le rôle thématique de manipulateur-conspirateur. Son programme d'action se trouve motivé par le mal absolu qui en fait un manipulateur véritable, au sens axiologique du terme, et l'engage dans un faire duratif (un complot se prépare) et itératif (ce même Destinateur est toujours LE responsable des événements tragiques frappant un pays ou un peuple). En revanche, les composantes actérielles, temporelles et spatiales se distinguent d'un récit complotiste à l'autre : dans le cas des attentats du 11 septembre qui ont frappé les États-Unis en 2001, ce rôle actantiel de Destinateur-manipulateur se trouve incarné par le gouvernement américain, motivé par des enjeux politiques et financiers. Dans l'affaire Merah, série d'attentats perpétrés en mars 2012 à Toulouse et à Montauban, le Destinateur-manipulateur relève de l'instance politico-policrière fédérée par le Président français de l'époque, Nicolas Sarkozy, qui aurait profité de cet événement pour nourrir sa campagne présidentielle. Le 22 avril 2012, le site sott.net en révèle les « véritables » motivations : « Nos recherches ont révélé des éléments troublants montrant que Merah était un agent des services secrets qui a été sacrifié afin que Sarkozy ait son petit "11 septembre" et qu'il soit réélu. C'est du moins ce qu'il espère »².

Or, étant donné que les motifs se situent à mi-chemin entre le figuratif et l'abstrait, ce qui explique à nos yeux la prégnance de celui du complot, c'est son rattachement, du côté figuratif, à deux mythes fondateurs dont il extrait des traits modaux aussi bien que thématiques : celui de la *révélation naturelle* et celui de la *conspiration des anges* contre Dieu. Issu du christianisme, le mythe de la révélation naturelle consiste en la manifestation de Dieu à travers les êtres et les objets de la nature : par exemple, il se présente à Moïse dans la montagne d'Horeb en prenant la forme d'un buisson qui brûle sans se consumer (*Ex* 3, 1-6), et il se montre devant Élie comme le bruit d'une brise légère (*1R* 19, 9-13). Plus généralement, les *Psaumes* proclament Sa manifestation à travers tous les éléments sensibles de l'univers. De manière significative, du Moyen Âge jusqu'au Romantisme,

ce mythe se situe à la base de la conception de la nature comme un livre écrit en hiéroglyphes. En prenant ancrage sur ce récit mythique, le motif du complot en aurait extrait au moins trois éléments. Premièrement, la détermination véridictoire : l'invisible se cache derrière le visible sous la forme du secret. Deuxièmement, il en retient la configuration actantielle : un Destinateur ou, de manière plus abstraite, une Intentionnalité supposée, commande l'organisation du monde en tant que texte, le sujet devant assumer la tâche de déceler cette Volonté première. Troisièmement, il en emprunte le principe sémiotique : toute manifestation sensible, sans exception, doit être investie sémantiquement, voire symboliquement.

De son côté, le mythe de la rébellion des anges contre Dieu, qui entraîne par exemple l'exclusion de Lucifer du Paradis, se trouve exprimé notamment dans le livre d'Hénoch. Considéré comme apocryphe, ce texte a néanmoins eu une influence considérable dans la configuration de l'imaginaire religieux occidental. Selon Rogozinski (2015 : 363), le motif de la conspiration contre le Créateur serait l'une des sources du « schème du complot ». En réfutant la supposition selon laquelle ce dernier serait associé à la démocratie moderne, il soutient : « Nous avons vu qu'il n'en est rien. On a affaire à un motif d'origine théologico-politique – la conspiration des anges rebelles contre Dieu – qui a été sécularisé pour constituer une figure de la souveraineté maléfique (...) ». Ainsi, le motif du complot aurait extrait de ce mythe la configuration actantielle, modale et axiologique : un ennemi tout-puissant qui incarne le Mal absolu conspire en secret contre un sujet qui incarne l'Éthique et la Morale.

C'est donc ce substrat mythique du schème en question qui, dans son rattachement au figuratif, nous semble lui conférer sa puissance et son apparente pérennité.

2. Le tout-signifiant

Dans son célèbre ouvrage *L'imaginaire du complot mondial*, Pierre-André Taguieff (2006 : 60-61) désigne sous le nom de « théories du complot » « diverses attitudes (sentiments ou perceptions), croyances (ou convictions), perspectives ou systèmes de pensée à prétention explicative, dont l'objet est un complot chimérique ». Mais, dans notre perspective, n'étant pas une théorie ni un mythe à proprement parler, le motif du complot serait en lui-même dépourvu de charge modale ou axiologique : comme tous les motifs mobilisés par l'activité sémiotique, et même comme les configurations plus abstraites – tel le schéma narratif –, il n'est d'emblée ni vrai ni faux (ou « chimérique ») ; ni profitable ni nuisible. Outil élémentaire d'interprétation,

il est même susceptible de conduire à l'identification de complots avérés comme réels. À cet égard, le livre *La stratégie du choc*, de Naomi Klein, nous semble mobiliser ce type de structures sans pour autant manifester une dérive sémiotique ou rhétorique – bien qu'il ait reçu de nombreuses critiques qui nous semblent justement rendre compte de l'ambivalence du motif. De manière succincte, cet ouvrage postule que le pouvoir institué profite de chaque catastrophe ou période de crise pour mettre en place des mesures économiques et politiques que dans d'autres circonstances les citoyens n'accepteraient pas. La description de ce livre présentée par *Actes Sud* met en évidence le recours à ce que nous ne pouvons pas manquer de reconnaître comme un motif du complot, mis ici au service d'une enquête journalistique :

Qu'y a-t-il de commun entre le coup d'État de Pinochet au Chili en 1973, le massacre de la place Tiananmen en 1989, l'effondrement de l'Union soviétique, le naufrage de l'épopée Solidarnosc en Pologne, les difficultés rencontrées par Mandela dans l'Afrique du Sud post-apartheid, les attentats du 11 septembre, la guerre en Irak, le tsunami qui dévasta les côtes du Sri Lanka en 2004, le cyclone Katrina, l'année suivante, la pratique de la torture partout et en tous lieux – Abou Ghraïb ou Guantánamo – aujourd'hui ? Tous ces moments de notre histoire récente, répond Naomi Klein, ont partie liée avec l'avènement d'un « capitalisme du désastre ». [...] Naomi Klein dénonce, dans *La stratégie du choc*, l'existence d'opérations concertées dans le but d'assurer la prise de contrôle de la planète par les tenants d'un ultralibéralisme tout puissant. Ce dernier met sciemment à contribution crises et désastres pour substituer aux valeurs démocratiques, auxquelles les sociétés aspirent, la seule loi du marché et la barbarie de la spéculation³.

Taguieff (2006 : 19) lui-même remarque par ailleurs que « l'imaginaire du complot est mêlé à la réalité des complots d'une manière inextricable, à tel point que tout complot réel est surinterprété pour s'inscrire dans le récit du grand complot mondial ». Or, c'est ce que nous appelons la *dérive pansémiotique* qui détermine à nos yeux l'éloignement et même le « décrochage » du motif par rapport à la réalité. Comme on le sait, ce que l'on considère comme « la réalité » ne peut être saisi que de manière imparfaite, les figures du monde constituant, comme le disait Greimas (1987 : 78), « cet écran du paraître dont la vertu consiste à entr'ouvrir, à laisser entrevoir, grâce ou à cause de son imperfection, comme une possibilité d'outre-sens ». Le pansémiotisme comme utopie consiste, à l'inverse, à envisager un texte qui, du seul point de vue où il est appréhendé, se donnerait *sans restes*, comme une monstration totale, marquée par l'aspectualité perfective. Taguieff (2006 : 55) observe à ce propos : « Croire à la grande conspiration, c'est croire qu'on possède les moyens de "tout expliquer jusqu'au

moindre événement en le déduisant d'une seule prémisse" ». L'illusion du « tout signifiant » serait donc associée à un dispositif à la fois monofocal et totalisant. Certes, le motif du complot possède un caractère récursif et *localement imperfectif*, qui le rend d'une certaine manière illimité – un complot peut toujours en cacher un autre, et la vérité, dans sa totalité, est toujours à dévoiler. Cependant, le motif du complot dans sa dérive pansémiotique se déploie sur l'horizon d'une perfectivité considérée comme certaine. D'où son caractère proprement utopique : si tout n'est pas expliqué par lui, tout peut potentiellement l'être, cette virtualité tenant moins à une limite du motif lui-même qu'au devenir incessant des suites événementielles qu'il est censé expliquer. Cette expansion du motif qui le rend apte à absorber « jusqu'au moindre événement » et surtout à intégrer jusqu'aux événements les plus hétérogènes, serait le résultat de la disparition de son plan de pertinence. Dans cette perspective, aux antipodes du principe d'immanence en sémiotique, toute « détermination » sans exception devient « nécessaire » pour « épuiser la définition » de l'objet⁴.

Outre la disparition du plan de pertinence, l'utopie pansémiotique serait associée, comme nous l'avons suggéré, à la rigidification du motif. Elle suppose l'impossibilité de ce dernier à être falsifié et modifié par la démarche empirique : il ne s'adapte pas à la réalité appréhendée à travers lui – comme dans le cas des modèles hypothético-déductifs –, mais il la façonne pour la faire coïncider avec ses principes. Ainsi, Rogozinski caractérise la démonologie par la « prétention à se vérifier elle-même en forçant violemment la réalité à correspondre à sa logique ». C'est ce qu'il appelle son effet de « clôture ». Mais, si la rigidité du motif impose une cohérence à des événements en synchronie, elle détermine également leur organisation diachronique : un motif figé modifie la perception aussi bien du passé que du présent. Rogozinski (2015 : 91) remarque ainsi que :

(le) schème (...) permet de reconnaître des phénomènes passés et d'anticiper des phénomènes à venir comme les mêmes que celui qui se présente. En se laissant identifier par le schème, les individus deviennent de simples cas, des exemples parmi d'autres d'une règle générale édictée par le dispositif. (...) En pré-figurant et en identifiant par avance tous les phénomènes qui le confirmeront, le schème rend possible le passage d'un énoncé particulier à une affirmation qui se veut universelle.

C'est donc lorsque le motif du complot à la fois perd son plan de pertinence et se rigidifie, qu'il induit selon nous ces dérives d'interprétation qui ont fait l'objet de tant d'analyses. En générant un simulacre projeté sur ce « réel » qui nous échappe, il se nourrit alors de ses propres conjectures.

3. La forme de vie complotiste

Cette intégration du motif du complot dans l'exercice de l'utopie pansémiotique le transforme en une véritable forme de vie qui, en tant que telle, structure tous les niveaux de pertinence du discours :

1. au niveau phénoménologique, elle ébranle la *foi perceptive* du sujet – l'*Urdoxa* husserlienne, cette « croyance mère » qui oriente la perception (*croire à ce que l'on voit*) – jusqu'à la mettre en crise ;
2. au niveau passionnel, elle engendre une peur qui se meut en angoisse pouvant conduire à la paranoïa et à la persécution ;
3. au niveau modal, elle est corrélée à un conflit véridictoire incessant entre l'être et le paraître (du secret au mensonge) qui place le sujet dans un soupçon perpétuel ;
4. au niveau rhétorique (étroitement lié au niveau modal, et en particulier aux modalités aléthiques, épistémiques et véridictives), elle le conduit à formuler continûment des « contestations incontestables » car irréfutables – toute réfutation alimentant davantage la logique du complot ;
5. au niveau narratif, elle lui fait reconnaître avec conviction l'existence d'un Destinateur-manipulateur comme unique responsable des traumatismes collectifs.

Du point de vue phénoménologique et passionnel, le sujet modulé par le complotisme voit donc sa relation avec le monde articulée à deux niveaux, chacun d'entre eux correspondant à une instance de la *scène perceptive* :

1. Du côté de l'instance *monde* : l'imperfection de ses figures constitutives suscite une angoisse menant à une suspicion à l'égard de tout événement ou phénomène. Exacerbée, cette suspicion peut conduire le sujet complotiste à une dérive proche de la paranoïa.
2. Du côté de l'instance *sujet* : le différentiel perçu entre la « chair » et la « chose corporelle » (Husserl) génère une peur de l'altérité pouvant conduire du motif du complot à la persécution.

Comme nous l'avons déjà précisé, la forme de vie complotiste se manifeste par une crise perceptive liée à la tension entre le visible et l'invisible, le perceptible et l'imperceptible, le manifeste et le secret. Dès lors, elle oriente la vision du monde du sujet qui ne se fie plus à l'« écran du paraître » mais cherche à atteindre un horizon de perfectivité qui lui serait sous-jacent : l'effectuation du sens ne se réalise donc plus à partir d'un plan de l'expression véritablement expérimenté et perçu (autrement dit les signes

du monde) mais à partir de ce que Paolo Fabbri (1988) appelle les « ombres portées des discours » ou des événements. Ainsi, pourrait-on ajouter en reprenant les propos de Simmel, « les effets de vérités ne se situent pas “au-delà” des apparences, mais “en-deçà”, entre nous et elles »⁵. C'est alors que le sujet cherche à outrepasser l'imperfection du monde en croyant à sa perfectivité et en tentant de la démontrer.

Or, cette expérience phénoménologique du sujet complotiste se trouve fortement corrélée à des affections passionnelles car elle fait émerger une altérité inquiétante identifiée comme le mal à combattre. À propos des Juifs massacrés en grand nombre lors de la Peste Noire de 1348-1349, Rogozinski avance l'hypothèse de la phobie du contact qui, liée à la hantise de la souillure, de la contagion et de l'infection, a engendré la persécution de ce peuple. L'origine de cette hantise se trouverait dans l'expérience « de notre moi incarné », autrement dit dans « notre rapport à notre corps singulier – ou plus exactement à notre chair ». Cette expérience de la chair permet au sujet de s'intégrer au monde et configure l'ensemble des affects qui l'animent en tant qu'être passionnel, comme l'avance Rogozinski (2015 : 35-36) : « De telles hantises mettent en jeu des oppositions primordiales entre le moi et l'autre, le dedans et le dehors, le propre et l'étranger, que nous retrouvons dans toutes les cultures ». C'est de cette altérité perçue comme une puissance malfaisante et destructrice que naît le dégoût qui, par un phénomène de mutation des affects, se transforme en haine (envers ce danger considéré comme mortel). Le motif du complot engage alors la persécution effective.

Dès lors, on constate que le motif du complot et le passage à l'acte à travers persécution se trouvent intimement liés : en effet, c'est lorsque le premier est assumé par un dispositif de pouvoir qu'il engage le second. À cet égard, Rogozinski donne l'exemple d'Aldegonde de Rue, une vieille dame de soixante-dix ans, soupçonnée en 1601 par son voisin, un riche fermier, d'avoir jeté un sort à l'un de ses chevaux. Accusée par la justice de sorcellerie, forme de complot, elle fut torturée jusqu'à l'aveu de ce méfait et de bien d'autres dont elle n'était pas coupable. Quelles que soient les époques, bon nombre de récits relatent la persécution d'une minorité par une instance potentiaire qui la suspectait de complot. Le faible, altérité malsaine supposée incarner le mal, devient le coupable à combattre.

Au niveau modal, ce refus du sujet complotiste à accepter le *paraître* comme *être* l'inscrit dans une éthique du soupçon où l'autre lui cache toujours quelque chose. Son mode de pensée se forge dans un supposé différentiel entre réalité de surface, prise en charge par le projet étatique protecteur et simplificateur (fondé sur la science, l'éducation ou les

enquêtes sociales) et une réalité officieuse, malfaisante mais « plus vraie », qui se cacherait sous les apparences de la première.

C'est ainsi que, animé par des motivations véridictoires, le sujet s'engage dans une recherche de la sombre vérité dissimulée sous les apparences bienveillantes de la réalité de surface (la vérité est ailleurs). Dès lors, l'utopie pansémiotique altère le motif au niveau modal en cultivant l'omni-complot ou le méga-complot. La forme de vie complotiste se trouve alors animée par une éthique du soupçon fondée sur les quatre principes fondamentaux soulevés par Taguieff (2013) :

1. Rien ne se produit par hasard⁶.
2. Tout événement résulte d'intentions cachées, lesquelles sont nécessairement mauvaises (volontés malveillantes), et celui qui tire profit de cet événement est considéré comme en étant l'auteur, le co-auteur ou le facilitateur.
3. Les apparences sont trompeuses : tout ce qui paraît n'est pas forcément, et les initiateurs apparents sont en réalités guidés par des instances supérieures cachées.
4. Tout est lié de manière occulte ; constat à partir duquel s'enclenche la démarche herméneutique du sujet qui, se croyant investi d'un devoir d'enquête, est déterminé à mettre au jour les interconnexions cachées.

Croire au complot, c'est en effet « se mettre en mesure de donner du sens à ce qui en paraît dépourvu, et qui inquiète » (Taguieff 2006 : 14). La démarche herméneutique du complotiste consiste ainsi en l'articulation d'une boucle interprétative dynamique où « toute interprétation est vouée à rebondir en une autre, à être elle-même réinterprétée, sans fin » (*Ibid.*, p. 60).

Doté de fonctions cognitives (expliquer/justifier) et pragmatiques (faire réfléchir, indigner et surtout mobiliser – faire-faire), le complotisme est également assimilable à une stratégie rhétorique⁷. Celle-ci consiste à « chercher de nouvelles boîtes blanches dans de nouvelles boîtes noires » (Fabbri 1988 : 1). Il s'agit donc de relever chaque détail comme indice d'une vérité occulte, pour étayer des hypothèses aussitôt transformées en thèses. Sous couvert d'enquête, le discours complotiste suit une logique persuasive qui vise à convaincre les autres sujets de la légitimité de sa critique, laquelle s'avère alors irréfutable.

Face à un événement dont l'explication causale lui semble insatisfaisante, elle (la théorie du complot) jette le soupçon sur toute explication causale dans le principe, sa rhétorique consiste alors à demander une « ouverture d'esprit », une « pensée sans *a priori* » ; mais, dans

un second mouvement, elle ne reconnaît aucune validité à la description de l'effet si celle-ci n'inclut pas la cause à préférer – sa rhétorique consiste alors à prôner une « rigueur explicative », une capacité à « décoder le cours des choses ». (Dominicy 2010: 123)

En outre, la force de cette rhétorique réside dans ce que Thierry Herman (2010) identifie comme un *glissement du vraisemblable*, autrement dit la sélection des indices opérée par abduction, à la certitude engagée par une déduction évidente. À propos d'un documentaire complotiste consacré à la « machination » de la mission Apollo 11, il observe le fonctionnement suivant :

Ainsi, on peut voir des images de la NASA sur lesquelles le drapeau américain « flotte au vent ». Or, sur la Lune, il n'y a pas d'air ni *a fortiori* de vent. Donc, les images n'ont pas été tournées sur la Lune. On a ici un raisonnement syllogistique tout à fait classique, où les prémisses sont indubitables (je vois le drapeau flotter, je sais qu'il n'y a pas d'air sur la Lune) et la conclusion valide... On transforme sur le plan rhétorique ce qui est un raisonnement par l'indice (le drapeau qui ne se comporte pas comme il le devrait) aboutissant, par abduction, à l'hypothèse qu'on n'est jamais allé sur la Lune en une déduction rhétorique : si le drapeau flotte, c'est que les images ne proviennent pas de la Lune. (Herman 2010: 223)

Le même auteur remarque alors que ce passage de l'abduction à la déduction se fonde sur une occultation de toute restriction pouvant éveiller un doute et ébranler la thèse défendue.

Par ailleurs, la stratégie argumentative complotiste s'appuie sur des reconstructions « scientifiques » fondées sur « des logiques pseudo-indexicales, prétendant connecter le visible et l'invisible moyennant des liens causaux, mais [qui] ne produisent, en effet, que des simulacres arbitraires » (Leone 2016: 6). Ainsi, le documentaire *Loose change 2: Une thèse conspirationniste sur le 11 septembre* sélectionne ses indices qu'il soumet à l'expertise de la science en vue d'étayer son argumentation : en ayant recours à la table périodique des éléments, le narrateur démontre qu'il est « scientifiquement impossible » que les réacteurs du Boeing 757 du vol 77 d'American Airlines aient pu être pulvérisés par la chaleur intense libérée par la combustion du kérosène (1120°C). Et cela précisément parce qu'ils étaient composés d'un alliage acier et titane, le point de fusion du second étant de 1688°C. En revanche, on constate que le point de fusion de l'acier n'est pas interrogé...

Ainsi, le discours complotiste ne porte pas sur le monde mais sur une réalité (re)construite, une conceptualisation visant à faire coïncider des événements concrets à la structure fournie par le motif. En donnant du sens aux événements historiques déroutants et en avançant des explications simplificatrices de leur origine (mode de la « révélation » qui assure

le passage du secret à la vérité), le complotisme propose *in fine* un simulacre de science sociale.

Par conséquent, l'horizon de visée de la démarche herméneutique se trouve davantage orienté vers les « capacités interactives de manipulation et d'influence que sur les dimensions cognitives et déclaratives » (Fabbri 1988 : 1).

Enfin, nous avons suggéré que, au niveau narratif, le sujet complotiste voit dans l'acte de l'opposant la manipulation sous-jacente d'un Destinateur occulte qui l'instrumentalise pour servir ses propres intérêts. Quel que soit l'événement, relevant d'une supposée causalité naturelle ou subjective, le complotiste établit des connexions arbitraires de traces visibles avec des représentations de leur contexte invisible ; ces représentations étant le résultat d'agentivités personnelles et intentionnelles (voire transcendantes), responsables des phénomènes observés.

Pour résumer, nous observons que, dès lors qu'il se trouve articulé de niveau en niveau –de l'expérience sensible à l'élaboration intellectuelle –, le motif du complot construit des discours de plus en plus complexes au sein de ce que nous pourrions qualifier de *parcours génératif de la forme de vie complotiste*.

1. Imaginaire minimal du complot (intervention première du motif sur les dimensions phénoménologique et passionnelle) : le rejet et la peur suscités par l'altérité et, en amont, par cet *autre* qui se trouve au cœur de soi. À ce niveau, on peut considérer que le « motif » du complot est à peine une structure *phorique* déterminant le rapport sensible entre sujets.
2. Idée ou hypothèse du complot (niveaux modal et rhétorique) : des événements historiques relativement « opaques » sont expliqués par l'action d'une (ou plusieurs) forces antagonistes. Un vécu fondamental fondé sur le « croire » se transforme ainsi en une construction rattachée au « savoir » et intègre le complot dans une dimension intelligible, relevant du rationnel et de l'explicable.
3. Idéologie du complot (niveau narratif) : les processus sociaux se trouvent associés à des manipulations initiées par des Destinateurs malveillants qui agissent secrètement, motivés par des programmes et des projets précis.
4. « Philosophie » ou « science » conspirationniste : elle est fondée sur la thèse centrale selon laquelle les complots ont toujours fait partie de l'histoire (et en sont même le « moteur »), le complot mondial étant engagé par des acteurs mondiaux.

Conclusion

Pour conclure, nous dirons tout d'abord que le motif en tant que *représentation intermédiaire*, à mi-chemin entre le niveau profond et le niveau figuratif, nous paraît susceptible d'adhérer soit au savoir, soit au croire – nous renvoyons évidemment à l'article de Greimas « Le savoir et le croire : un seul univers cognitif ». Lorsqu'il adhère au savoir, il permettrait le développement de l'« enquête » suivant un parcours qui, sur la base des données empiriques soigneusement analysées, peut effectivement conduire à l'identification d'un « coupable » et à la découverte de la « vérité » (comme c'est le cas dans la détection et le désamorçage des véritables complots dont les exemples ne manquent pas dans l'histoire). Mais, lorsqu'il adhère au croire, comme dans le cas du complotisme, le motif mettrait en œuvre le « raisonnement figuratif » que Greimas associait au mythe et à la parabole, en *faisant coller* les données empiriques aux exigences de la construction narrative : d'où sa capacité à structurer une forme de vie. Ce déploiement anagogique qui fait que *le concret commande l'abstrait* est particulièrement évident lorsqu'on considère la manière dont le motif du complot fait appel à des démonstrations scientifiques pour soutenir une argumentation qui relève initialement de la pure croyance.

Enfin, sur cette base nous suggérerons que si, selon Rogozinski, l'efficacité pragmatique du motif du complot est liée à son insertion dans un dispositif de pouvoir, son efficacité – ou plutôt, sa dangerosité – heuristique résulte de son association à une utopie pansémiotique dont nous avons tenté de déceler les ressorts. Le malaise qu'on éprouve face aux argumentations complotistes – car on ne peut s'empêcher de se demander « et si c'était vrai ? » – tiennent à la difficulté de déterminer les limites entre le sémiotique et le pansémiotique. Nous avons identifié deux critères possibles pour opérer cette distinction : le plan de pertinence, et la résistance du modèle aux données empiriques. Reste à savoir si d'autres paramètres peuvent être considérés et, plus généralement, si ces différentes hypothèses sont imputables à d'autres motifs possédant, de l'individuel au collectif, la même puissance structurante que celui du complot.

Notes

- 1 Schème ou motif qui rend le mal omniprésent et empêcherait toute accessibilité au bonheur.
- 2 <http://fr.sott.net/article/7762-Merah-sacrifie-pour-offrir-les-elections-a-Sarkozy>
- 3 <http://www.actes-sud.fr/catalogue/economie/la-strategie-du-choc>. C'est nous qui soulignons par les italiques.

- 4 Nous renvoyons évidemment à GREIMAS ET COURTÉS (1979:275-276), entrée « Pertinence ». La pertinence est ici définie comme « une règle de la description scientifique [...] selon laquelle ne doivent être prises en considération, parmi les nombreuses déterminations possibles d'un objet, que celles qui sont nécessaires et suffisantes pour épuiser sa définition ».
- 5 Simmel repris par FABBRI (1988: 7).
- 6 Voir à ce propos PIPES (1997: 44-45).
- 7 Cette stratégie rhétorique repose sur le mécanisme plus général de l'antiphrase: le blanc implique le noir, le montré implique le caché, le naturel implique l'artificiel, etc. À côté des mécanismes de l'ironie, de l'astéisme, de la provocation, le complotisme offrirait une autre variété d'anti-discours. Sa spécificité, du point de vue sémiotique, reposerait sur les relations entre le phénomène « antiphrastique » (au niveau rhétorique) et les autres « déformations » signifiantes identifiées aux autres niveaux.

Bibliographie

- BOLTANSKI, LUC
(2012) *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*, Paris, Gallimard.
- GREIMAS, A. J. ET COURTÉS, J
(1979) *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- DANBLON, E. ET NICOLAS, L. (ÉDS)
(2010) *Les rhétoriques de la conspiration*, Paris, CNRS Éditions.
- DOMINICY, MARC
(2010) « Les sources cognitives de la théorie du complot. La causalité et les faits », in DANBLON ET NICOLAS (ÉDS 2010), p. 119-132.
- ECO, UMBERTO
(1992) *Les limites de l'interprétation*, Paris, Grasset.
- GREIMAS, ALGIRDAS JULIEN
(1987) *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac.
- HERMAN, THIERRY
(2010) « L'irrésistible rhétorique de la conspiration: le cas de l'imposture de la Lune », in DANBLON ET NICOLAS (ÉDS 2010), p. 221-241.
- HUSSERL, EDMUND
(1985) *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard.
- KANT, EMMANUEL
[1781] *Critique de la raison pure*, Paris, Gallimard, 1990.
- KLEIN, NAOMI
(2010) *La stratégie du choc. La montée du capitalisme du désastre*, Paris, Actes Sud.
- PIPES, DANIEL
(1997) *Conspiracy. How the paranoid style flourishes and where it comes from*, New York, Free Press.
- ROGOZINSKI, JACOB
(2015) *Ils m'ont haï sans raison*, Paris, Cerf.

TAGUIEFF, PIERRE-ANDRÉ

(2006) *L'imaginaire du complot mondial*, Paris, Mille et une nuits.

(2013) *Court traité de complotologie*, Paris, Mille et une nuits.

Sitographie

FABBRI, PAOLO

(1988) *Nous sommes tous des agents doubles*,

http://www.paolofabbri.it/saggi/agents_doubles.html [consulté le 28 septembre 2017].

LEONE, MASSIMO

(2016) *Sémiotique et théories du complot*,

<https://aperto.unito.it/retrieve/handle/2318/1621840/288871/Massimo%20Leone%202016%20-%20Sémiotique%20et%20théories%20du%20complot.pdf> [consulté le 28 septembre 2017].